

j'ai besoin de savoir tout ce qu'à fait ce monsieur depuis, votre malheur. Allons, Mme Lebois, racontez-moi ce qu'il vous a dit.

Geneviève fit part à l'agent de la conversation qu'elle avait eue avec l'architecte le lendemain de la disparition de Lebois. Elle lui apprit en même temps que Courbin l'avait engagé à porter ses économies à la compagnie des schistes grecs, pour les mettre à l'abri des revendications de la Société lutécienne.

—Décidément, la conduite de cet homme est louche, répliqua l'inspecteur de la sûreté. D'abord la compagnie des schistes grecs est un établissement sans crédit, et je crains fort, ma pauvre Mme Lebois, que vos économies ne soient perdues.

—Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ?

—La vérité, malheureusement. Aujourd'hui même j'irai m'informer de ce qui se passe dans les bureaux de cette compagnie.

—Oh ! comme vous êtes bon !

—Il faut, dans tous les cas, retirer le plus promptement possible votre argent de cette maison et le garder chez vous.

—Savez-vous bien que vous m'effrayez, reprit Geneviève dont les traits étaient complètement bouleversés. On dirait que vous soupçonnez M. Courbin de nous avoir mises dans le malheur ?

—Ne vous désespérez pas, je veille sur vous. Allons, à demain, je reviendrai à la même heure m'informer de ce qui se passe.

Le lendemain, à huit heures du matin, Perregaud, qui avait obtenu un congé de quatre jours, descendait d'un train de la ligne de Champigny à la gare de Nogent. Mais, au lieu de pénétrer dans la localité, il suivit l'espèce d'avenue qui longe le viaduc et arriva bientôt sur le quai de la Marne. Le temps était beau, la rivière était sillonnée par plusieurs légères embarcations qui profitaient d'une petite brise pour naviguer à la voile. En face de lui, Perregaud remarqua un vieux bonhomme qui, après avoir conduit deux ou trois personnes à l'île des Loups, vint arrêter sa barque presque à ses pieds.

—Vous voulez passer, bourgeois, dit-il d'une voix rauque et en lançant un énorme jet de salive dans l'eau, monter, je ferai le voyage pour vous tout seul.

—Merci bien, mon brave, j'ai besoin d'un renseignement et non d'un passeur.

—Le renseignement, c'est aussi mon fort ; je suis un marsoin d'eau douce connu depuis plus de trente ans pour naviguer dans la Marne. Demandez le père l'Ablette, et on vous dira partout qu'il n'y a pas un marinier dans les environs pour connaître le pays aussi bien que lui.

—Alors, vous êtes ce fameux père l'Ablette ?

—En chair et en os pour vous servir, et au besoin pour lier un coup de pichenet si vous me faites la politesse de me l'offrir.

Le père l'Ablette ne payait pas de mine car il boitait comme un cheval qui marche sur trois pieds, et il avait la paupière de l'œil gauche éraillée et toute sanguinolente. Perregaud était un homme d'ordre, et il n'avait guère l'habitude de brider son chien avec des saucisses.

—Si vous pouvez me fournir le renseignement que je vous demande, il y aura un coup à boire pour vous, répondit-il prudemment.

Le vieux sauta assez lestement à terre quoique éclopé, puis il amarra ensuite sa barque à un pieu et dit à l'agent :

—Maintenant, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

—Je suis à la recherche d'une dame qui possède un chalet près du viaduc, dit-il ; mais je ne me souviens pas de son nom.

—Ça doit être une nouvelle locataire, fit le passeur en hochant la tête.

—Oui.

—C'est Mme Hermance, parfumeuse à Paris, rue de la Paix.

—Allons, j'ai de la veine, se dit l'agent, et je crois que je m'arrangerai à la papa avec ce vieux.

—Est-ce bien elle que vous cherchez ? demanda ce dernier, déjà inquiet du peu d'empressement de son interlocuteur.

—C'est bien possible.

—En ce cas, il n'est pas difficile de vous contenter. Tournez la tête et regardez dans la direction de ce pavillon qui ressemble à un grand pigeonnier. Vous voyez là, à droite, un toit à auvent à moitié caché dans la verdure. C'est le chalet de Mme Hermance.

—Très bien.

—On y entre de deux côtés. D'abord par une allée ménagée entre deux haies, dont vous apercevez la barrière auprès du cabaret des Fameux-Canotiers, et par une petite porte qui s'ouvre sur l'avenue du viaduc.

Perregaud écoutait fort attentivement ce que le vieux passeur lui disait, mais il n'avait pas l'air de s'intéresser beaucoup à ces détails.

—C'est tout ce que je voulais savoir, dit-il.

Perregaud se décida à emmener le vieux passeur au cabaret, et il poussa la générosité jusqu'à lui offrir un litre de vin et une omelette. Il apprit alors que l'Ablette avait été chargé par la parfumeuse de préparer le chalet pour le recevoir le dimanche suivant avec trois personnes de sa "société." Le vieux devait s'assurer qu'il y avait suffisamment de linge et de vaisselle dans le buffet, et se procurer à Nogent les vins dont on lui avait donné la liste. Quant aux victuailles, la cuisinière de Mme Hermance les apporterait le dimanche matin.

III

SOUS LE VIADUC.

Il était sept heures et demie du soir. Depuis longtemps déjà le soleil s'était enfoncé derrière la colline autour de laquelle était bâtie la jolie petite ville de Nogent. Des masses de nuage d'or et de pourpre, étagés à l'horizon comme les gradins d'un cirque immense, s'élevaient jusqu'aux sommets du ciel. Les premières ombres du crépuscule couvraient le plateau du Plant de Champigny et y noyaient, dans une brume bleuâtre, les coquettes habitations éparpillées sur la rive gauche de la Marne.

D'innombrables embarcations, d'où partaient des chansons joyeuses, de sentimentales barcarolles et le son des cors et des pistons, sillonnaient la rivière, éclairée par des centaines de lanternes chinoises ou vénitienes.

Le gigantesque viaduc du chemin de fer, coupant brutalement la ligne du paysage, était surmonté d'un grand panache de fumée lancé par une locomotive qui entraînait un convoi avec des roulements de foudre. Des quais, bruyants comme le parc de Saint-Cloud un jour de fête, portaient à chaque instant des groupes de jeunes gens et de jeunes filles, le rire sur les lèvres et la tête enguirlandée de fleurs des champs, qui se dirigeaient au son de quelques mirlitons falés vers la rive du chemin de fer.

Sous les hautes arches du viaduc, un homme se glissa lentement en regardant avec une singulière persistance l'entrée d'un couloir ménagé entre les jardins et conduisant au chalet de Mme Hermance. Cet homme était Perregaud, et il attendait avec une grande impatience l'arrivée de l'Ablette, chargé de l'introduire secrètement chez la parfumeuse. Il avait été d'abord convenu que le passeur ferait entrer l'inspecteur de la sûreté avant le dîner. Mais, dans la dernière entrevue que le vieux eut le matin avec Perregaud, il lui fit entendre qu'il était absolument impossible de pénétrer de jour dans le chalet. On avait donc décidé de retarder cette introduction jusqu'à huit heures et demie, c'est-à-dire jusqu'au moment où la nuit serait complètement venue.

L'inspecteur de la sûreté semblait soucieux. Il avait eu l'occasion de voir pendant l'après-midi Mme Hermance, Delphine, Courbinet Follard se promener dans un canot dirigé par le passeur, et il lui avait semblé que le mari de Mme Pranzin et le vieux marinier étaient ensemble dans d'excellents termes. Il avait même cru remarquer que Follard l'avait aperçu sur le bord de la rivière, malgré le soin qu'il apportait à se cacher.